

LE PSYCHOLOGIQUE ET LE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

MONSIEUR LE DOYEN, MESDAMES, MESSIEURS

Il est bien vrai que nous traitons le même sujet, le docteur Chambron et moi, comme nous en étions convenus. Mais je crains fort, après l'avoir entendu, que le docteur Chambron n'ait gagné une bataille sur le terrain, c'est-à-dire là où se livrent et se gagnent, en effet, les batailles, tandis qu'il me reste à en perdre une en chambre, à la façon des États-Majors. Je ne dispose pas de ce savoir médical et psychiatrique que nous venons d'admirer ; par conséquent, ce que je peux vous dire n'aura pas le mérite d'être gagné au ras de la difficulté comme l'a été ce que vous venez d'entendre. Encore que la philosophie aussi soit une bataille et ait ses difficultés effectives.

Le titre commun que nous avons choisi est, vous le savez, « le psychologique et le phénoménologique ». Monsieur le Doyen Bastide m'a rendu un fier service tout à l'heure à rappelant qu'on pouvait faire remonter à Philolaos l'idée de « phénoménologie ». Je n'aurais pas songé à remonter si haut et me serais contenté, avec beaucoup, de chercher les origines du terme dans l'école wolfienne, où il semble bien que Kant l'ait puisé. *Phenomenologia generalis* est, en effet, le titre que Kant, à l'époque de la Dissertation de 1770, entendait donner à sa théorie du sensible, qui nous est parvenue en fait sous le nom d'Esthétique. Ces références historiques, auxquelles il convient d'ajouter la *Phénoménologie* de Hegel, m'avertissent qu'il est nécessaire de préciser ici en quel sens je prendrai ce soir le terme de « phénoménologie ». J'entends, dans cet exposé, par *phénoménologie* la phénoménologie husserlienne, ou d'inspiration husserlienne. Pour être plus précis, je bornerai mon propos à une réflexion sur les deux premiers ouvrages de M. Merleau-Ponty : *La Structure du comportement* et la *Phénoménologie de la perception*.

Ce choix vient de ce que ces ouvrages sont plus accessibles que les travaux de Husserl, dont une grande partie (et précisément celle qui touche au problème qui nous occupe) n'est pas encore traduite, parfois même pas encore publiée. À quoi il faut ajouter que le style de Merleau-Ponty est plus ramassé que les notes, souvent interminables, de Husserl.

Mais il reste encore une question préalable : pourquoi choisir de nous situer dans la dimension phénoménologique ? Réponse : parce que je crois une telle dimension capable de renouveler les rapports de la philosophie et de la psychologie. En disant cela, nous ne nous orientons pourtant nullement vers l'élaboration d'un compromis sans rigueur – c'est-à-dire d'un compromis ! –, qui ne mettrait fin en rien à l'état de guerre froide culturelle qui caractérise les rapports de la philosophie et de la psychologie. Je ne crois pas, en effet, que la phénoménologie soit une troisième attitude, qui ne devrait rien aux deux autres. Il faut dire au contraire que *la phénoménologie est bel et bien une philosophie*.

Mais il se trouve que la phénoménologie est une philosophie qui s'est construite comme problème du rapport de la philosophie à la psychologie :

1) Elle fut d'abord pour elle-même une « psychologie descriptive ». C'est là le titre que Husserl a lui-même donné à sa première pensée, et qu'on trouve par exemple encore dans les *Recherches logiques* (1901). L'expression ne fut abandonnée qu'en 1903. Mais si l'expression a été abandonnée, il n'est pas sûr pour autant que l'état de choses qu'elle recouvrait ait disparu. Husserl, en effet, appelle « psychologie » une réflexion dans l'attitude naturelle. Mais tous les interprètes de Husserl accordent aujourd'hui que l'attitude naturelle, dont Husserl cherche le dépassement, est celle qui ne cesse de se dérouler, en tout cas celle où ne cesse de s'amorcer la description phénoménologique elle-même.

2) En tant que philosophie transcendantale, la phénoménologie ne se ramène pas à Kant. Cela a été dit cent fois ; j'irai donc vite ici, en rappelant que la phénoménologie de Husserl a l'appétit du concret, qu'elle conçoit ce que Max Scheler appelait les « a priori matériels », enfin qu'elle a très évidemment le souci de la science.

Ces raisons suffiraient à justifier que nous interroguions la pensée de Husserl sur les rapports de la philosophie et de la psychologie. Mais il y a plus. Je crois qu'on peut légitimement définir la phénoménologie husserlienne comme le moment où le rapport de la psychologie et de la philosophie s'intériorise dans la philosophie comme constituant désormais l'essence de celle-ci, de même qu'avec Kant le rapport cartésien extérieur (étroit, mais extérieur cependant, ou plutôt d'une intériorité non dévoilée) entre la physique et la métaphysique s'intériorise et se thématise comme fondement et substance de la philosophie.

Il se trouve que sur ce point précisément les deux ouvrages de Merleau-Ponty sont exemplaires. C'est même pourquoi ils s'exposent à deux critiques convergentes, quoique opposées, selon lesquelles leur tentative de rapprochement entre la psychologie et la philosophie serait surtout une *tentative de confusion*. C'est bien là également notre problème de ce soir et ce qui inquiète les participants de ce dialogue, qu'ils soient philosophes ou psychologues. Il faut donc être explicite sur ce double danger. Mais le préfacier de *La Structure du comportement*, A. de Waelhens, l'a été pour nous. L'ambition de Merleau-Ponty, dit-il, se prête à deux types de reproches :

1) Cette philosophie « serait solidaire de la science actuelle et destinée à tomber ou à vaincre avec elle, c'est-à-dire en un certain sens d'ores et déjà condamnée¹ ». C'est là ce qu'on pourrait appeler la critique des philosophes purs.

2) Il lui correspond symétriquement, mais en sens inverse, la critique des purs savants, qui craignent que cette philosophie ne rende la science « sans valeur ou impossible ».

À quoi A. de Waelhens répond :

1) Cette philosophie est si peu asservie à la science, que sa discussion incessante des faits que celle-ci collationne a pour but explicite de faire « littéralement voler en éclats les cadres ontologiques – généralement implicites – dans lesquels ils sont présentés »². Ceci pour rassurer les philosophes.

2) Et à l'inverse, pour rassurer les savants, il faut insister sur le fait que Merleau-Ponty ne songe pas un instant à imposer au savant « les tâches ou les responsabilités du métaphysicien »³.

¹ *La Structure du comportement*, « Une philosophie de l'ambiguïté », p. XIV, Paris, P.U.F., 1949.

² *Ibidem*, p. XV.

³ *Idem*.

Cette réponse de Waelhens est certainement vraie sur le plan des intentions. Si Merleau-Ponty pense que la phénoménologie évite la confusion du psychologique et philosophique dans le mouvement même où elle tente entre ces dimensions un rapprochement qui mette fin à l'état de polémique culturelle jusqu'ici établi, c'est parce qu'il sait que la phénoménologie change *quelque chose à chacun des termes* qu'elle rapporte. À chacun, en effet, elle ôte sa naïveté :

La naïveté de la science, c'est de croire qu'elle ne fait pas de métaphysique (pour dire les choses brusquement). La phénoménologie la lui ôte, en montrant que la science, qui insère la conscience dans la nature, implique un langage de la représentation, ou encore un langage causal, en contradiction avec le sens philosophique de ses propres découvertes les plus récentes et les plus importantes, qui se résument dans la notion de structure.

La naïveté de la philosophie est en réalité la même, mais en sens inverse. C'est la même, parce que la philosophie parle elle aussi un langage de la représentation, dans lequel le style de la présence première et effectivement vécue du monde et de mon corps (c'est-à-dire également la « structure ») est définitivement perdu, dilapidé. Mais c'est l'inverse, en ce sens que la philosophie insère la nature dans la conscience.

En combattant ces deux naïvetés jumelles, on doit parvenir à épurer l'attitude scientifique et l'attitude philosophique jusqu'à ce qu'elles s'aperçoivent de l'inanité de leur combat culturel classique ; c'est-à-dire qu'au lieu de se séparer dans la confusion elles se rapprochent par une claire conscience de leur différence, mais aussi de leur nouvelle convergence dans le rapport qu'elles entretiennent chacune avec un réel enfin respecté. Tel me paraît être le propos général de Merleau-Ponty. Ces intentions sont droites, et elles sont grandes.

La question est évidemment de savoir jusqu'où, dans le travail phénoménologique effectif, elles trouvent leur remplissement. Ce que je crois à ce sujet, mais que nous n'aurons pas le temps d'examiner ce soir, c'est qu'en définitive les deux premiers travaux de Merleau-Ponty aboutissent moins à maîtriser les problèmes tels qu'ils viennent d'être posés qu'à approfondir le niveau de la difficulté philosophique. Il arrive en effet ceci, dans *La Structure du comportement*, que le principe de réponse, c'est-à-dire la Structure elle-même, devient, sous le nom de Perception, non plus un principe de réponse, mais un principe d'approfondissement du questionnement. Et ce questionnement est celui auquel la philosophie phénoménologique se soumet désormais elle-même, au lieu de soumettre à sa certitude la philosophie classique d'un côté, la psychologie scientifique de l'autre. La raison d'un *deuxième* livre (la *Phénoménologie de la perception*), dont le contenu ou le thème apparent est pourtant le même que celui du premier livre, est là. Ce « rebondissement » signifie que la pensée de Merleau-Ponty commence à s'enfoncer, comme dans une question originelle encore inexplorée, dans la difficulté de dégager la *signification* de la phénoménologie elle-même. Ce mouvement n'aura d'autre fin que la fin de la vie de Merleau-Ponty et le portera, comme les derniers textes en témoignent avec évidence, dans la zone de que j'appellerais extérieurement les questions heideggeriennes.

Dans ce retour aux difficultés des questions originelles disparaît pour une pensée la possibilité d'accomplir des tâches aussi équivoques que celles requises pour la *pacification culturelle*, tentation constante des philosophes, et justement des grands : Leibniz, Kant, peut-

être déjà Aristote. Cependant, la *Phénoménologie de la perception* n'est à peine qu'une amorce de ce mouvement d'enfoncement d'une pensée en elle-même ; pour la plus grande part, elle participe de la même confiance immédiate de la phénoménologie en elle-même qui anime la *Structure du comportement*. Cette confiance implique une tentative de résolution des conflits qui traditionnellement divisent la philosophie et la psychologie, en même temps qu'ils les séparent toutes deux du réel dans son authenticité. Une telle tentative est effectivement poursuivie, et en un sens menée à bien, dans les deux ouvrages. Or, il nous semble que la construction élaborée ainsi par Merleau-Ponty, même si elle laisse derrière elle toute la masse de problèmes que sa pensée ne découvre que bien plus tard, même si, par conséquent, elle relève elle-même d'une nouvelle instance de la pensée critique, il nous semble que cette construction d'une sorte de *métaphysique phénoménologique de la Structure* est cependant assez bonne pour servir de norme culturelle féconde à la connaissance psychologique. C'est pourquoi nous la considérerons ici en elle-même, sans entrer dans les problèmes fondamentaux (dont le traitement ne commence véritablement chez Merleau-Ponty lui-même qu'avec l'œuvre inachevée et posthume qui vient de paraître⁴) et pour jauger en elle-même cette PAX PHAEMENOLOGICA.

On pourrait s'étonner de nous voir prendre ainsi en considération un moment d'une pensée qui n'est pas précisément le dernier, et dont nous disons nous-mêmes qu'il n'est pas assuré sur ses arrières philosophiques, pour lui faire jouer le rôle d'un *référentiel culturel* autonome et suffisant à l'égard de la psychologie et des rapports de la psychologie avec la philosophie. Cependant il n'y a rien là de plus extraordinaire que ce que l'on admet déjà dans les rapports de la science physique et de la *Mathesis Universalis*, c'est-à-dire de la « mauvaise » métaphysique des Modernes, qui a permis à la science de la nature de naître et de croître, et qui le lui permet toujours.

C'est par fidélité à la notion de *Structure* que Merleau-Ponty compte instaurer entre psychologie et philosophie la « *pax phaenomenologica* ». À cette notion de structure, en effet, la science psychologique ne peut se dérober, parce qu'elle l'a en elle-même, comme en témoignent entre autres la *Gestalttheorie* et les travaux de Golstein (*Aufbau des Organismus*), et comme en témoigne d'une façon plus générale l'attraction exercée depuis Saussure par la Linguistique sur l'ensemble des sciences humaines. Mais à cette notion la science psychologique ne serait pas fidèle, parce que la psychologie conçoit son objet comme une partie de la nature et se conçoit elle-même comme une science de la nature. À ce titre la psychologie scientifique implique une métaphysique qui est contradictoire avec son devenir effectif, et dont pourtant elle ne peut se débarrasser. Cette métaphysique implicite de la psychologie « en tant que science de la nature qui a pour objet le psychique » (selon les propres termes de Husserl⁵) consiste dans la division du monde, du corps et de la conscience comme de trois régions de l'étant, dont l'être est compris au sens de la métaphysique naturelle qui soutient toute la science moderne, c'est-à-dire :

- le monde, en tant qu'objet physique,
- le corps, en tant qu'objet physiologique,

⁴ I.e. *Le visible et l'invisible* (N.d.É.).

⁵ « Die Psychologie als Naturwissenschaft des Seelischen », *Vorlesungen sur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, § 1, Niemeyer, 1928, p. 369.

– la conscience, en tant qu’objet psychique.

Entre ces trois régions, les relations ne peuvent également être comprises que comme des relations causales. La psychologie est donc une explication causale du psychique dans ses relations au physiologique et au physique.

Mais si l’on définit ainsi la psychologie, comme il semble bien que *de facto* elle se soit définie, il s’ensuit une série de désastres – désastres internes à la psychologie ou désastres dans les rapports de la psychologie à la philosophie :

1) La psychologie est entravée dans ses travaux d’investigation par son lien à la métaphysique naturelle des sciences de la nature. C’est pourquoi elle a végété si longtemps dans l’atomistique, dans le parcellaire, et pourquoi elle s’est élevée si tard à un usage descriptif (voire clinique) des notions de globalité, de forme, d’intégration, etc.

2) Si elle s’en dégage, – c’est-à-dire si par fidélité au contenu la psychologie suit la nature structurale de son objet effectif – alors elle risque de perdre sa scientificité et de se solidariser avec des métaphysiques vitalistes ou spiritualistes, qui ne peuvent pas être celles d’une science. C’est par exemple ce qui menace Golstein ; mais c’est aussi une interprétation possible de la théorie de la forme.

3) Cependant, si l’on veut éviter ce glissement de la psychologie, sous prétexte qu’elle a affaire au *sens*, à la *structure*, à la *globalité*, etc., vers la téléologie métaphysique, on doit alors se rabattre sur un

e hypothèse isomorphiste. Or une hypothèse isomorphiste d’une part est une fiction, d’autre part est une fiction nuisible. C’est une fiction, parce que les explications dernières exigent *une unité du discours et une seule*, en sorte qu’en réalité le psychologique se dissout dans le physiologique, celui-ci se réduisant à un canton de *l’omnitudo realitatis* physique, et qu’on a affaire à un matérialisme fictivement régionalisé. De plus c’est une fiction nuisible, parce la structure se perd inévitablement dans le passage de chacun des ordres imaginés par l’isomorphisme à l’ordre suivant.

4) Mais les catastrophes s’enchaînent, et nous ne sommes pas encore au bout ! En effet, en solidifiant ainsi une sorte de matérialisme honteux et qui la stérilise, la psychologie scientifique donne une vie nouvelle à une philosophie qui s’oppose à elle polémiquement, et qui est symétriquement un spiritualisme stérile et honteux.

La question que nous venons de décrire est celle d’un malaise culturel généralisé. Le génie de Merleau-Ponty est d’avoir compris qu’elle ne pouvait se dénouer que sur le plan philosophique, c’est-à-dire par *plus* et non pas *moins* de métaphysique. Encore faut-il que le seul mot de « métaphysique » ne produise pas sur les psychologues un effet d’horripilation. Mais enfin ce serait le comble de la désintégration de toute structure si l’on devait admettre l’existence de *réflexes* culturels !

Une comparaison historique devrait faire tomber ici les préventions, et à ce titre nous paraît indispensable. Une évolution semblable à celle que nous voulons décrire s’est déjà produite, en effet, au XVII^e et au XVIII^e siècle dans les rapports de la science et de la philosophie, mais cette fois comme rapports de la physique et de la métaphysique des Modernes.

De la physique mathématique en germe chez Galilée, Copernic et Kepler, Descartes a libéré l’autonomie mathématique en élevant ce que pense la *Mathesis*, c’est-à-dire l’*Extensio*,

au rang d'une pensée de la substance, c'est-à-dire de l'être de l'étant. La « Mathesis » devient ainsi la « Mathesis *universalis* », parce qu'elle a désormais l'ampleur d'un projet de la réalité même du réel. Leibniz ensuite, en intégrant à ce projet métaphysique du réel la notion de force, libère du même coup une dynamique correcte, c'est-à-dire achève l'autonomie de la science moderne en l'arrachant à ce qui l'entravait dans la métaphysique à demi faite de Descartes (cf. la célèbre critique leibnizienne des lois cartésiennes controuvées des choses des corps). Ainsi se trouve acquis un état de choses dont Kant fera un état de droit en mettant en place les rapports du « mathématique » et du « dynamique » à l'intérieur d'un rapport lui-même formellement explicité de la science et de la pensée. Ce qu'il importe ici de bien voir, c'est que cette autonomie non seulement acquise, mais justifiée, de la science à l'égard de la métaphysique, se fait encore par une réflexion de la métaphysique sur son fondement : par *plus* de philosophie, et non par *moins*. Depuis la *Critique de la Raison pure*, c'est la paix entre les disciplines et à l'intérieur de la science. « Et à l'intérieur de la science », parce que l'approfondissement philosophique permet une totale liberté de méthode de la science, qui emploie désormais « sans complexes » l'imagination métaphysique, *parce que cet emploi n'engage plus à rien*. La pensée a en effet appris avec Kant à prendre sur elle le « poids » métaphysique des notions, qu'elle livre à la connaissance comme autant de notions « désamorçées » et aptes au rôle instrumental.

Il nous semble que ce que fait Merleau-Ponty à l'égard des sciences humaines est semblable. Cela consiste à utiliser cette fois-ci le niveau philosophique husserlien pour libérer l'autonomie de la dimension anthropologique, c'est-à-dire supprimer son adhérence à une métaphysique naturelle qui la gouverne, mais qui ne lui suffit pas ou même qui l'entrave, et cela grâce à un *approfondissement* métaphysique. Il y a, en effet, dans l'analyse que Merleau-Ponty donne de la *Structure*, une élévation de cette notion à la puissance métaphysique : la *Structure*, c'est le *perçu*, et le *perçu*, c'est le *style même de l'être*.

Tant qu'elle n'est pas élevée à ce rang et comprise en ce sens, c'est en vain que la notion de « structure » hante la dimension anthropologique. Et Dieu sait si elle la hante, de F. de Saussure à Lévy-Strauss. La « structure » est devenue, sinon la tarte à la crème, du moins le paradis perdu, et peut-être aussi la terre promise, de l'anthropologie, trop à l'étroit dans la division du subjectif et de l'objectif comme dans le type d'explication causal. Mais en tant que moyen de fortune culturel, la « structure » est cependant divisée à tout instant elle-même par les langages qu'elle vise à surmonter ; c'est ainsi qu'elle retombe par exemple dans l'opposition du diachronique et du synchronique.

Qu'il en aille autrement avec son élévation au rang d'une pensée de l'être chez Merleau-Ponty, c'est maintenant ce qu'il faut tenter de montrer. Il faut donc montrer *comment* la « structure », ou le *perçu* en tant que style ontologique décisif, ou encore le phénoménologique en tant que tel, constitue un approfondissement métaphysique qui libère l'autonomie d'une science de l'homme, et en particulier, l'autonomie du psychologique.

Il s'agit ici d'un approfondissement métaphysique en trois sens bien précis :

1) en ce sens qu'il amène au jour l'arrière-plan ontologique des sciences de la nature et le langage qu'il entraîne, en faisant voir qu'il s'agit d'un langage thématiquement opposé à la perception ;

2) en ce sens qu'il amène au jour le psychologique comme étant au contraire une dimension de la recherche qui a son authenticité dans le langage de la perception ;

3) en ce sens qu'il résout l'antinomie où la psychologie se trouve ainsi prise en tant que science d'un côté et le langage de la perception de l'autre, *en séparant l'idée de science de ce qu'elle est dans les sciences de la nature*.

C'est évidemment ce dernier point qui est capital. En lui se trouve *fondée* pour la première fois l'expression inquiétante de « sciences humaines » qui figure depuis quelque temps au fronton des Facultés de Lettres, et qui jusqu'à présent ne recouvre guère qu'une équivoque.

Ce que Merleau-Ponty essaie de nous apprendre, c'est qu'une science n'est pas nécessairement un langage causal qui explique les apparences par des relations objectives. Ce type de scientificité est seulement celui des sciences de la nature, et il n'est égal à l'idée de science prise absolument, c'est-à-dire de savoir vrai du réel, que pour autant que la réalité du réel est définie par la métaphysique des Modernes, c'est-à-dire par la *Mathesis universalis*. Mais la phénoménologie de la perception dégage une instante ontologique plus ancienne, plus primitive que l'expérience physique. Cette nouvelle idée du style d'être de tout réel entraîne une nouvelle conception de la scientificité. Celle-ci s'exprime toujours par une certaine différence entre le donné-en-krac et la lecture vraie de ce même donné. Mais rendre compte (*lógon didómai*) ne signifie plus ramener des effets à des causes, établir le rapport de variable à fonction, réduire l'apparence à la réalité. La nature *réductrice* de la science à l'explication n'a plus cours. Une scientificité psychologique vraie (ou, ce qui revient désormais au même, une phénoménologie psychologique) consiste à trouver les structures dans lesquelles les données confuses ou brutes apparaissent liées entre elles comme divers aspects d'une même situation ou d'un même sens global. Il ne s'agit donc jamais de quitter le niveau de ce qui paraît, il ne s'agit jamais de le ramener à ce qui ne paraît pas comme à sa réalité objective, le soleil sensible au soleil intelligible. La notion d'apparence est, en effet, chassée de l'univers phénoménologique ; ou si l'on préfère, tout *est* apparence pour la phénoménologie, en sorte que toute réduction causale de l'apparence a la valeur d'une fuite hors de l'être. La scientificité consiste alors à *faire apparaître l'apparence au sein d'un sens*, lequel n'a lui-même d'autre sens que d'être le mouvement par lequel l'apparaissant apparaît.

Faire apparaître de l'apparaissant dans son sens, au lieu de faire disparaître des apparences dans leur réalité objective : cette notion phénoménologique de la vérité est le moyen de dénouer la mauvaise adhérence de la science psychologique à la métaphysique des sciences de la nature et donc de résoudre les entraves internes de la psychologie comme d'apaiser ses rapports avec la philosophie.

On pourrait pourtant trouver la formule proposée bien générale, et par conséquent abstraite : *quel est le « sens » dont on parle, lorsque l'on dit qu'une science psychologique a pour tâche de « faire apparaître l'apparaissant dans son sens » ?* Et certes, il ne s'agit pas de procéder à une sorte de déduction transcendantale du contenu, pas plus que Kant ne prétend déduire la science chimique. L'approfondissement métaphysique a pour effet au contraire de libérer l'autonomie de la science, et non de développer un impérialisme philosophique dans le contenu.

Pourtant libérer l'autonomie d'une science ne signifie pas non plus la laisser se débrouiller toute seule et ne rien avoir à faire ou à voir avec elle. L'approfondissement philosophique a pour tâche précise de fournir à la démarche scientifique *une imagination métaphysique déterminée*, sur laquelle se règlent les démarches effectives, et qui soit pourtant un ensemble de significations *dont la science dispose*, comme l'ayant en elle-même.

1° *Une imagination métaphysique déterminée*

En l'occurrence cela signifie que la phénoménologie ne prescrit pas *dans le vague* à la psychologie la tâche de faire paraître les apparences dans leur sens, comme si ce sens pouvait encore être emprunté n'importe où (à la lutte des classes, à une lésion du cortex, au péché originel, etc.) et être n'importe lequel. *Le sens de ce sens* est lui-même prescrit par la notion phénoménologique de « structure » en tant que style d'être et image-mère de la vérité. Elle implique, de façon précise, par exemple :

a) que les explications réductrices soient, non pas rejetées purement et simplement, mais considérées comme valables seulement à titre de limites, et par conséquent qu'elles aient surtout leur emploi dans le domaine pathologique. Car ces explications supposent la mort de la structure, la désintégration du comportement dans le parcellaire.

De ce point de vue la science est donc effectivement guidée dans son rapport à elle-même et aux phénomènes, sans être pour autant supplantée par une déduction philosophique du contenu de sa tâche. Elle a à se demander s'il n'est pas inquiétant qu'elle ait été jusqu'ici, de façon sinon exclusive, au moins dominante, une psychologie *pathologique* et une physiologie *animale*.

b) que des notions qui jusqu'ici se combattaient soient maintenant utilisées comme des principes métaphysiques désamorçés, qui ne sont plus que des aspects dialectiques au sein de la structure. Ainsi l'opposition de l'entourage et du milieu physiologique a disparu, parce qu'elle s'est transportée tout entière à l'intérieur de chacun de ses termes. Leur ambiguïté est devenue le sens même des conduites qu'il s'agit de saisir. Cela ne préjuge pas du contenu de telle ou telle étude (par exemple sur tel type de comportement réflexe), mais cela décide du style qu'une telle étude doit respecter pour atteindre à la scientificité (et d'abord pour éviter que la réflexologie constitue le principal obstacle à l'étude effective des réflexes, la pédagogie ce qui sépare le plus sûrement des *païdès*, etc.). On pourrait multiplier les exemples en puisant dans le détail du travail énorme accompli par Merleau-Ponty ; sa ré-interprétation de Freud mériterait particulièrement d'être considérée de près. Mais le temps nous manque tout à fait pour entamer une telle réflexion.

Disons seulement quelques mots de cette opposition classique que nous mentionnions à l'instant entre l'entourage géographique et le milieu physiologique. Ce que nous voulons dire quand nous disons que cette opposition a disparu parce qu'elle s'est transformée tout entière à l'intérieur de chacun de ses termes est plus simple qu'il ne peut paraître. Cela signifie que le physiologique a lui aussi son aspect de pure extériorité (ou son aspect « géographique ») qui est l'anatomique comme tel, et que, pour autant que le physiologique soit une structure intégrée, s'il y a lésion anatomique assez grave, cette structure va voler en éclats, la causalité circulaire retomber en causalité linéaire. Mais il n'en reste pas moins que les comportements physiologiques non-éclatés ne se ramènent jamais à une réflexologie, une neurologie, etc.,

élémentaires, et ne se comprennent qu'à partir par exemple de la tâche qu'est en train d'accomplir le sujet.

Ce qui me paraît fécond dans ce que dit Merleau-Ponty, c'est qu'il ouvre à la science psychologique l'usage de plusieurs schémas métaphysiques qui sont contradictoires métaphysiquement, mais dont l'approfondissement dans la phénoménologie a pris sur soi la contradiction, libérant pour le psychologue une pluralité méthodologique « aseptisée ». Cela consiste donc à posséder une panoplie de principes d'explication qu'on n'est pas obligé de pousser à leur limite philosophique, pas plus que le chimiste, qui ne saurait se passer des notions de « substance » et d'« éléments », n'est contraint de s'enfermer dans les difficultés de la philosophie leibnizienne.

2° Nous touchons ici au deuxième point, à savoir que l'imagination métaphysique ainsi prescrite à la science est une imagination dont *elle* (la science) *dispose*. D'une part, parce qu'il s'agit là d'une régulation du style fondamental de la recherche, non d'une décision a priori concernant son contenu. D'autre part, parce que les schémas métaphysiques sont effectivement devenus *disponibles* en devenant tous mythiques par rapport à la notion de structure. La phénoménologie est, en effet, un degré de conscience philosophique suffisant pour que la philosophie prenne sur soi le venin métaphysique des notions, afin de libérer l'autonomie de la science.

On peut dire que Kant a déjà fait la même chose à l'égard de la science physique, par exemple en lui ouvrant l'emploi d'une notion métaphysique, celle de substance, reconnue comme mythique. Ce qu'il y a de mythique dans la notion kantienne de substance, c'est que, malgré la notion spinoziste de « *id quod per se est et per se concipi potest* », elle figure désormais sous la rubrique de la « relation » et ne peut être conçue que dans une union fondamentale avec son contre-concept, celui d'accident. Il faut même dire que la substance kantienne *réside* dans son opposition à l'accident. En assurant ainsi par la Critique une ambivalence essentielle du concept, Kant permet à la science de ne pas « faire de métaphysique » au moment même où elle se sert de schémas métaphysiques ; il lui prescrit même un style de la recherche, tel que toute mise à jour d'éléments « ultimes » (particules de plus en plus petites) implique la recherche des relations dont elles ne sont que la composition, et toute découverte de relations la recherche de nouvelles particules. La forme ultime de cette structure étant la réversibilité des notions de « matière » et d'« énergie ». Si un tel schéma est possible, c'est parce que la science n'a plus de raison de se bloquer d'un côté ou de l'autre, la philosophie ayant pris sur soi la contradiction des concepts et libéré leur ambivalence instrumentale.

De la même façon, Merleau-Ponty ouvre à la psychologie des « catégories » disponibles, c'est-à-dire dont la virulence métaphysique a été neutralisée thématiquement par la phénoménologie. Par exemple la structure elle-même, en tant que négation de la transitivité causale, peut *aussi* s'exprimer comme une « causalité circulaire ».

Tel est, à peine tracé, le chemin de la *pax phaenomenologica*. Il conduit par conséquent à dénouer une situation conflictuelle, un rapport polémique de la psychologie et de la philosophie, sans qu'il y ait ni vainqueur ni vaincu, mais sans qu'il y ait non plus de ces plats compromis, de ces solutions diplomatiques toujours remises en question. Telles sont aux moins les *intentions* qui nous paraissent se dégager des premières œuvres de Merleau-Ponty.

L'approfondissement philosophique de la notion de structure vise, en effet, par un mouvement de *pensée*, à libérer la connaissance (science) dans son autonomie, ce qui implique que des décisions culturelles fondamentales, un style essentiel, l'environnent et la guident de façon pourtant « inaperçue », c'est-à-dire sans intervenir dans la recherche.

Les psychologues se demanderont sans doute si la psychologie a vraiment besoin ainsi de tendre au-dessus de son travail une sorte de constellation ontologique, un « ciel des idées ». N'est-il pas cependant évident que le problème de la psychologie moderne est de sortir du stade monographique, de la multiplicité des notations et connotations, de l'afflux de l'information, qui reste souvent malheureusement l'informe pur et simple, pour trouver une *cohérence formelle* ? Nous ne voulons pas dire par là que les « idées » manquent en psychologie, certes non ! Les « idées » foisonnent en psychologie peut-être plus encore que les faits, et souvent en se substituant à eux. Les psychologies non seulement sont de grandes fabricatrices d'idées, mais encore elles en consomment plus qu'elles n'en produisent. On voit les schémas intellectuels les plus divers, après avoir fait espérer une fécondité, et parfois après l'avoir atteinte en certains domaines, s'éteindre comme feu de paille. D'autres schémas viennent alors d'ailleurs, importés d'autres cantons du grand commerce d'idées anthropologique. Mais cette circulation et cette consommation fantastique des idées ne relèvent que de la génialité empirique ; l'ensemble ne fait pas un ciel des idées, une constellation culturelle cohérente. Ce qui manque à la psychologie, ce ne sont pas les « prises » intellectuelles, c'est une réflexion sur LE psychologique comme « dimension » déterminée, qui puisse rassembler toutes ces génialités concurrentes et finalement vaines en une situation de scientificité définie. J'ai pensé que les deux premières études de Merleau-Ponty pouvaient au moins conduire à poser ces questions fondamentales. Si cela peut intéresser les psychologues, c'est peut-être ce que je vais apprendre maintenant à mes dépens...